

Le 8 décembre a vu s'ouvrir, à Rome, la plus auguste et la plus belle assemblée que le monde ait jamais contemplée : le Concile oecuménique. Ces grandes assises religieuses, convoquées par Sa Sainteté le Pape Pie IX, offrent à tout cœur catholique, à tout esprit impartial, de bien douces pensées, de bien grandes réflexions. Dans tous les pays, chez tous les gouvernements, partout, les intérêts matériels, les pitoyables ambitions humaines tiennent les esprits en activité constante, les absorbent presque complètement. Ici, un souverain tombé cherche, dans les intrigues, le moyen de revenir au sommet et de rattrapper l'or et les jouissances perdus. Là, comme en Espagne, des hommes, qui n'ont de grand que l'ambition d'arriver et de rester, dirigent tous leurs efforts vers le maintien, par le désordre et l'irrégularité, d'une autorité, d'une influence que le vent changeant de la popularité peut leur arracher demain. Ailleurs, c'est tout un peuple occupé à chercher, dans la science et l'industrie, les moyens de vivre bien et de vivre abondamment.

Rome et son illustre Pontife présentent un bien autre spectacle. Dans ce petit coin du globe, dédaigneusement montré du doigt par les esprits forts et les sectes ignorantes, s'agitent d'autres questions, d'autres problèmes, dans lesquels la pauvre ambition humaine n'a rien à voir. On va s'y occuper des âmes, on va s'y occuper de religion et de morale ; de ce qui élève et assainit la conscience, purifie le cœur, de ce qui, en un mot, forme et grandit l'homme. Assis sur le roc immuable de Pierre, Pie IX invite ses enfants, ses frères dans l'épiscopat à venir se concerter avec lui, lui prêter le secours de leurs conseils et de leurs suggestions, l'éclairer sur l'état et les dispositions des millions de catholiques répandus par toute la terre, pour prendre les mesures nécessaires d'arrêter l'ennemi, de refouler le flot toujours montant et grossissant de l'armée du mal, l'impunité, l'irrégularité et l'immoralité, et huit cents à mille évêques, accourent de toutes parts, "des terres de feu comme des terres de neige," arrivent et se prosternent aux pieds du Vicaire de Jésus-Christ. Ils sont prêts à tout sacrifier pour lui aider à sauver les âmes et les sociétés. Ils sont bien à plaindre, ceux qui ne comprennent ce qu'a de sublime ce spectacle !

Nous ne pouvons finir cette revue sans mentionner, dans un autre ordre d'idées et de faits, les deux plus grands progrès que l'humanité ait vu s'accomplir : l'ouverture du canal de Suez et le chemin de fer du Pacifique. Ces événements sont tout récents, surtout l'inauguration du canal de Suez ; la presse en a démontré l'immense portée, et nous nous contenterons de les signaler.

J. A. MOUSSEAU.

P. S.—Depuis que ce qui précède est écrit, le télégraphe nous montre l'empereur des Français sérieusement engagé à compléter ses réformes. Emile Ollivier, chef de l'opposition modérée, aurait été chargé de former un nouveau ministère, choisi au sein de la majorité. En se dépouillant ainsi spontanément de l'autorité souveraine, dans un temps de calme profond, et où il se sent appuyé de sa fidèle armée et de la grande majorité du peuple français, Napoléon donne au monde un exemple de modération, de sagesse et de grandeur dont il faut chercher des modèles dans les plus belles pages de l'histoire.

J. A. M.

Nous regrettons de ne pouvoir orner les pages de notre premier numéro d'un magnifique tableau représentant le marché Bonsecours, la veille de Noël. Voulant expédier le Journal sans faute, aujourd'hui, nous avons été obligés de nous servir de quelques unes des gravures de *L'Illustrated Canadian News* de M. Desbarats. Nous prions nos lecteurs de ne pas juger de ce que nous pouvons faire par ce premier numéro. Qu'ils veuillent attendre le second et ils verront ; s'ils ne désirent pas alors s'abonner ils renverront les deux numéros. Il ne faut pas oublier que la découverte de MM. Desbarats et Leggo est à ses premiers essais. Le succès est déjà surprenant. Il est peu d'inventeurs qui aient pu en dire autant au bout de quelques mois de travail et de recherche.

Quelqu'un demandait à une petite fille ;
—Qu'aimes-tu mieux, de ton chat ou de ta poupée ?
La petite se fit longtemps prier pour répondre ; puis elle dit tout bas à l'oreille du questionneur :
—Vois-tu, j'aime mieux mon chat ; mais n'en dis rien à ma poupée !

Entre deux petites filles :
—Moi, j'ai eu une robe pour mes étrennes ; et toi ?
—Moi, une poupée.
—Ah ! tu joues encore à la poupée ? .. Moi pas. Je suis trop grande.

Et celle que ton oncle t'a donnée ? ..
—Ah ! celle-là, je l'ai serrée dans une armoire... pour quand je serai mariée. Je la donnerai à mes enfants.
—Et si tu n'en as pas ?
—Et bien, ce sera pour mes petits-enfants.

Deux petites filles se promènent dans la campagne.
Au milieu d'un pré paissent deux vaches, une blanche et une noire.
—Tiens, dit l'une des deux petites à sa camarade, tu vois ces deux vaches ?
—Oui.
—Eh bien, c'est la vache blanche qui donne le lait et la vache noire donne le café.

NOUVELLE CANADIENNE.

Le père Giroux était jadis un bon cultivateur du Côteau Landing. Il avait sous les pieds plusieurs bonnes et belles terres, et dans une vieille tuque bleue logée dans un coin de sa paillasse, dans sa bourse de cuir de chevreuil, jaunée au contact de sa *blague*, et jusque dans un bas de la *bonne femme*, il y avait de bons et nombreux écus, bien trébuchants, étoilés de plus d'une pièce d'or.

Le père Giroux vivait au temps où, garçon, on allait voir les filles à pied, sans compter les milles ni même les lieues. Les nerfs étaient fermes, le cœur léger et hardi. On était fier d'un capot d'étoffe bleue (*petite étoffe*), d'une chemise de coton barré et d'un épais fichu de soie. On faisait le trajet en *souliers de bœuf*, portant précieusement dans son mouchoir une paire de bottes ou de lourds souliers français. Au coin d'une haie voisine de la demeure de sa belle, on changeait de souliers pour la veillée.

Une fois marié, on se munissait d'un métier à tisser la laine et le chanvre ; on se coiffait d'une tuque en guise de chapeau, et les souliers français bien luisants prenaient place sur la dernière étagère de l'armoire pour n'en descendre qu'une ou deux fois l'année. Le dimanche, mari, femme, enfants montaient dans une *grand charette*, aux jantes larges de six pouces et sans ferrure que traînait un cheval et quelquefois un bœuf, et on se rendait ainsi à l'église implorer les bénédictions du bon Dieu.

Comme le bon Dieu devait les bénir avec plaisir, ces braves gens au cœur droit et pur qui passaient toute leur vie sous son regard, dans l'exercice de leur état et dans l'accomplissement des saints devoirs de la religion et de la famille. Toute leur ambition se bornait à bien élever leurs enfants et à les établir avantageusement.

Lorsque devenus vieux, ils voyaient leurs fils marcher sur leurs traces, élevant leurs familles comme ils avaient été élevés eux-mêmes, ils remerciaient la Providence d'avoir comblé ainsi leur vie de bonheur.

Ils s'éteignaient dans les bras de ces enfants bien aimés en les bénissant avec larmes, mais en souriant au ciel qui s'ouvrait au-dessus de leur chevet.

Hélas ! que nous sommes loin de là. Combien ils sont rares ceux qui vivent et meurent ainsi maintenant !

C'était en 1849.

Le père Giroux avait deux fils, Moïse et Léon, à qui il comptait remettre bientôt les mançons de sa charrue. Quoique relativement jeune encore, et plein de vigueur, il songait déjà à se retirer dans cette douce quiétude d'esprit et de corps qu'on appelle *vivre de ses rentes*, et à passer la boucle, comme il le disait, à eux mains de ses enfants.

L'aîné des deux, Moïse, répondait de son mieux aux vœux du père. Actif, laborieux, il s'était attaché au sol qui le nourrissait et jamais il n'avait élevé son regard au-delà des limites de la terre paternelle.

Il n'en était pas de même de Léon ; celui-là avait appris à lire et à écrire, avait frayé avec plusieurs jeunes commis du village ; il lisait les journaux et tenait par là l'oreille ouverte à tous les bruits que la fortune sème sur ses pas.

A cette époque, le seul nom de "Californie" troublait la tête, tourmentait l'imagination de tous les rêves de la richesse et du luxe. Les jeunes gens, les pères de famille mêmes, partaient par vingtaines, et se dirigeaient vers ce pays, où la poussière des chemins était de l'or.

Léon, toujours rêveur, soucieux, travaillait à la terre sans aucun goût. La bêche lui pesait aux mains. Souvent on le surprenait debout et immobile, au milieu d'une rigole qu'il était occupé à creuser. Des demi-journées entières s'écoulaient et il avait à peine donné quelques coups de bêche.

Le père le gourmandait et le traitait de lâche ; mais la mère répondait pour lui.

—Tu sais bien pourtant qu'il est bon enfant, qu'il a du cœur, ce pauvre Léon. Il est jeune, et puis il grandit si vite, il n'a pas la force d'un homme, tu devrais comprendre cela.

—Pas la force d'un homme ! eh bon Dieu ! à son âge, je faisais mes trois arpents de fossés dans ma journée et je tenais la première planche dans les récoltes. J'aurais bien voulu voir que quelqu'un se serait avisé de mettre le nez devant moi. Il en aurait sué des gouttes d'eau chaude celui-là. Tiens, pauvre vieille, tu as beau prendre sa part et le défendre, tu ne m'empêcheras pas de croire qu'il ne fera qu'un bon à rien. Il a des amis, des sauteurs de comptoir, des avocats, qui lui ont fourré de mauvaises idées en tête. Je ne serais pas surpris qu'un jour ou l'autre il me demanderait de l'argent pour partir.

—Partir ! et pour où aller ?

—Tu ne sors pas beaucoup, toi, pauvre vieille, tu ne sais pas ce qui se dit dans le pays et de quoi il en retourne en ce moment-ci, dans le village et à la ville surtout. Tout le monde a la tête à l'envers. Les gazettes parlent d'un pays où on ramasse l'or à la pelle. Il y en a dans la terre, à toutes les profondeurs, par lits, par couches, par cailloux. Une pierre de ce pays-là, au dire de plusieurs, vaut mieux qu'une de nos plus belles terres. Eh bien, ma chère femme, je suis presque sûr que Léon a envie de partir pour cet endroit qu'on appelle la Californie.

—Est-ce que c'est bien loin ce pays-là ?

—Loin ! oh ! c'est presque au bout du monde, c'est à des centaines et des milliers de lieues d'ici.

—Quoi, c'est plus loin que l'Amérique ?

—Plus loin que l'Amérique ! mais quand je te dis qu'il y a plus de mille lieues à faire pour s'y rendre ; plus loin que l'Amérique ! mais ceux qui en sont revenus ont passé deux mois sur une mer, trois mois sur une autre et cinq semaines sur terre, pour traverser un pays inhabitable où la fièvre, les serpents et les bêtes sauvages vous emportent les hommes par milliers.

—Oh ! mais c'est impossible, Léon n'a jamais pensé à aller par là.

—Il n'y a que trop pensé, ma chère amie, il ne pense qu'à cela. Hier, par exemple, si je n'avais pas été au champ, il estropiait le cheval gris sur la herse. Cette pauvre bête était rendue à la clôture du trait-quarré et il lui criait toujours "marche donc, grison." Le cheval, qui est franc, tirait à plein collier, voulait avancer, mais il se rebiffait en face de la clôture ; si bien qu'à la fin il s'est embarrassé dans ses traits, la herse s'est renversée, et si par malheur, il était tombé dessus, il aurait été hors de service pour toute sa vie. Une chance que j'étais là et que j'ai crié à temps pour le calmer. Quand je suis accouru pour le dépatrer, Léon avait l'air d'un homme qu'on a réveillé en sursaut ; je l'ai grondé pas mal fort ; mais il a continué de herser en bougonnant sans rien répondre.—Cette nuit, la tête m'a trotté longtemps à cause de cela, j'ai réfléchi encore aujourd'hui et j'en suis venu à me dire que s'il me demande sa carte de route je ne la lui refuserai pas.

—Quoi, tu le laisserais aller, et tu dis que c'est au bout du

monde, cette Californie. Ah ! tu n'aimes pas tes enfants... mille lieues ! et puis pas de parents... pas d'amis... pas de prêtres... s'il allait mourir là... oh non, non, jamais ! jamais ! tu as plus de cœur que cela !

La mère sanglotait, pendant que le père Giroux, après avoir arpenté la chambre de long en large, s'éloignait en disant : "S'il ne me le demande pas, je ne lui offrirai pas, bien entendu, mais s'il l'a en tête, je le laisserai partir. Après tout, tant loin que ce soit on peut en revenir, puisqu'il y en a déjà plusieurs qui en sont revenus.

De la chambre voisine, Léon avait tout entendu. Ce qu'avait dit M. Giroux, tout en l'humiliant, lui avait donné le courage et la force de parler.

Aussi, dès le lendemain, abordant le brave homme, d'un air soumis et attristé, il lui fit part de son projet trop réel d'aller en Californie.

—Tu ne m'apprends rien, répondit le père, je le savais depuis longtemps, mais as-tu songé à la peine que tu vas causer à ta mère ?

—Oh ! je reviendrai ! Deux ou trois ans ce n'est pas si long après tout.

—A ton âge, oui, ce n'est pas long, mais à notre âge à nous, c'est bien différent, va ! Et puis qu'est-ce que tu vas aller faire là ?

—Travailler, à creuser la terre, chercher de l'or—faire comme les autres enfin, et revenir riche.

—Travailler, creuser, c'est bon à dire, mais toi qui ne peux pas même faire une rigole, comment pourras-tu percer des puits, fendre des pierres, faire le lavage et tout le tracas du métier. Tiens, va mon garçon, je consens à ce que tu partes, mais je ne compte pas que tu fasses jamais fortune, pas plus là-bas qu'ici.

—Et pourquoi pas, s'il vous plaît ?

—Mon cher garçon, je te connais et je t'ai jugé depuis longtemps. Souviens-toi de ce que je te dis là.

"Tu ne feras d'argent, toi, que quand les grenouilles auront des queues."

Le père Giroux paraissait animé en disant cela.

Peu de jours après cette courte altercation, Léon Giroux muni de deux cents piastres que lui avait données son père et de cinquante autres que sa mère lui avait glissées, sous-main, s'embarquait à New-York, à bord d'un voilier, en route pour la Californie. Dans le vieux navire, se rencontrèrent une vingtaine d'autres Canadiens, presque tous des jeunes gens, aux formes athlétiques, à l'âme ardente, à l'esprit aventureux, qui trouvaient que leur père avaient le pas trop lent et qui voulaient d'un seul bond tenter d'arriver au faite de la prospérité. Nouveaux Argonautes ils s'en allaient le cœur rempli d'espérances à la recherche d'une autre toison d'or.

Beau voyage que celui-là, beau voyage au départ, beau voyage jusqu'à l'isthme de Panama. Les misères trop réelles se noyaient dans des rêves d'or.

Léon Giroux se lia bientôt d'amitié avec Roger Daoust, jeune médecin plein d'avenir, frère de Charles Daoust ce brillant écrivain que nous venons de perdre ; mais il n'eût le temps de le connaître que pour le mieux regretter. Ce beau jeune homme, tant aimé, tant admiré parmi nous, ne devait pas arriver au terme du voyage.—La fièvre le saisit en traversant l'isthme et il expira dans la traversée de Panama à San-Francisco.

On enveloppa son corps dans une toile grossière, un sac de sable fut fixé à ses pieds, on le hissa sur la planche fatale inclinée vers le gouffre. Mr. Chs. Rapin, de Beauharnois, lui chanta un *libera* souvent interrompu par des sanglots—puis d'un coup de bascule imprimé à la planche, il disparut à jamais dans l'abîme sans fond.

Les yeux des passagers restèrent longtemps fixés sur le point de la mer où ils venaient de le voir disparaître. L'onde calme et unie s'étendait au loin sous leurs yeux, sombre comme un linceul.

Une troupe de requins affamés se jouaient dans le sillage du navire.

La mort en mer est une mort complète ; elle ne laisse rien après elle. Après la chute vient l'engloutissement, au fond du gouffre même s'ouvre un autre gouffre inattendu ; l'âme s'élève dans l'immensité de l'espace, le corps s'abîme dans l'immensité des profondeurs. Que reste-t-il après cela ? Quelques larmes dans les yeux, des amis au départ de l'âme, quelques flocons d'écume sur la vague au départ du corps.

Le marin peut se faire à cette mort, il est convenu avec la mer qu'un jour ou l'autre il lui donnera son corps—mais il n'en est pas de même de nous. Il nous en coûte de mourir ainsi tout entiers. Avoir une place au cimetière, marquée par une humble pierre ou par une petite croix de bois, il nous semble que c'est encore être quelque chose, c'est presque de la vie.

A quelques mois de là, cette triste nouvelle de la mort de Roger parvint jusqu'ici. Pendant quelques jours on réussit à la cacher à sa bonne mère, mais elle en surprit bientôt le secret dans les yeux de son fils Charles. Vainement, celui-ci s'efforça d'atténuer le coup terrible... la pauvre mère tomba comme foudroyée en s'écriant "Roger est mort, je meurs moi aussi." Ce furent ces dernières paroles.

On sait que Charles Daoust a été un avocat distingué du barreau de Montréal, qu'il a été un orateur politique richement doué, un écrivain éminent, mais ce que l'on sait moins c'est qu'il était l'un de nos meilleurs poètes. Il avait publié en 1845, une pièce de poésie que le *Répertoire National* a recueillie, et dans laquelle on lit l'extrait suivant.

Naitre, vivre, mourir sans élever les yeux,
Plus haut que le sillon du champ de ses aïeux,
Se mouvoir ignoré dans un coin de l'espace
Où la plus longue vie est un songe qui passe :
Telle est pour la plupart des malheureux mortels
La destinée écrite aux décrets éternels.
Né sous le ciel d'azur de la Nouvelle France,
Des songes de bonheur ont bercé mon enfance :
Un immense désir vainement comprimé
Chaque jour s'agrandit dans mon cœur enflammé
Comme le flot captif qui bouillonne terrible,
Si l'on met un obstacle à sa marche paisible !
Touchantes pensées, saturées d'une trop véritable amertume,
nobles aspirations trop cruellement comprimées, généreuse ambition jaillissant des sources vives du talent, qu'il vous eût gaiment sacrifiés, le jour qu'il reçut dans ses bras sa mère inanimée, à l'existence calme quoiqu'ignorée du laboureur ; qu'il eût enfoui ses rêves avec bonheur dans le sillon de la terre paternelle pour pouvoir encore avec son frère partager l'amour inépuisable de la meilleure des mères. Cette double mort devait répandre une ombre sur le reste de sa vie. Il n'a jamais été dans ses plus vigoureux essorts tout ce qu'il aurait pu être. Il fallait presque le pousser pour le faire agir. Au revers de ses actions on peut retrouver toujours la triste image de ce frère et de cette mère si soudainement enlevés à son affection.

(A continuer.)

A. N. MONTREUIL.